

# **AVERTISSEMENT**

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation des auteurs soit directement auprès d'eux, soit auprès de l'organisme qui gère leurs droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# Des vivants

Comédie dramatique

de

Gabriel COUBLE

25 minutes environ

pour 2 femmes et 1 homme

## Des vivants

*Nous sommes en 1925.*

***Marius**, 30 ans, le soldat de « classe 15 », est rentré de la guerre il y a 6 ans. Il a épousé Françoise en 1922. Il vient rendre visite à sa sœur Marie.*

***Marie** a 34 ans. Elle en avait 23 en 1914. Elle devait épouser Jean-Marie, qui a été appelé au front en 1914 et n'est jamais revenu. Comme son frère, Lucien, mort au combat lui aussi. Traumatisée par la guerre, elle est internée, depuis, dans une maison de convalescence tenue par des religieuses.*

***Sœur Jean-Joseph**, s'occupe des malades.*

*Durée : 25 minutes*

*Un dimanche après-midi de fin d'été. Marie est seule, dans sa chambre, comme dans une cellule. Assise, elle regarde par la fenêtre. Entre Sœur Jean-Joseph. Elle amène une tasse, sur un plateau.*

**Sœur Jean-Joseph** - Je vous apporte votre tisane.

**Marie** - Merci.

**Sœur Jean-Joseph** - Vous ne voulez pas sortir ? Il fait beau. On est bien dans le parc.

**Marie** - On est dimanche, aujourd'hui ?

**Sœur Jean-Joseph** - Oui, le jour du Seigneur.

**Marie** - Le premier du mois ?

**Sœur Jean-Joseph** - Oui, nous sommes le 4.

**Marie** - Mon frère devrait venir alors. Je vais l'attendre.

**Sœur Jean-Joseph** - Comme vous voulez...

**Marie** - Il serait inquiet s'il ne me trouvait pas dans ma chambre, Lucien. Il a pris le train de dix heures, Lucien. Il a changé deux fois. Il sera là à quatorze heures, Lucien.

**Sœur Jean-Joseph** - Mademoiselle...

**Marie** - Ne m'appellez pas mademoiselle. Je suis fiancée, moi.

**Sœur Jean-Joseph** - Justement, tant que vous n'êtes pas mariée, vous êtes une demoiselle. C'est quand même plus joli, plus jeune, plus...

**Marie** - Je n'aime pas que l'on m'appelle Mademoiselle. Appelez-moi, je ne sais pas... par mon prénom. Non ? C'est trop difficile d'appeler les gens par leur prénom ?

**Sœur Jean-Joseph** - Si vous voulez.

**Marie** - Quand Lucien sera là, il m'appellera par mon prénom, lui.

**Sœur Jean-Joseph** - Antoinette...

**Marie** - Ah non, pas ça.

**Sœur Jean-Joseph** - C'est votre frère Marius qui vient vous voir. Lucien est mort, vous le savez bien...

**Marie** - Arrêtez de m'appeler comme ça. Mon prénom c'est Marie.

**Sœur Jean-Joseph** - Ici, c'est Antoinette.

**Marie** - Je m'appelle Marie.

**Sœur Jean-Joseph** - Vous savez bien qu'on ne peut pas.

**Marie** - Vous n'y arriverez pas. Ça fait bientôt cinq ans que je suis là. Mille sept-cent cinquante deux jours exactement, mais vous ne m'enlèverez pas mon prénom. Marie, je suis Marie.

**Sœur Jean-Joseph** - Vous pouvez me dire ce que vous voulez, ce n'est pas moi qui pourrait changer quoi que ce soit. C'est le règlement.

**Marie** - Je me fous du règlement.

**Sœur Jean-Joseph** - Encore, vous avez de la chance d'avoir gardé votre deuxième prénom. Moi je m'appelais Marie-Madeleine, et maintenant, je suis sœur Jean-Joseph...

**Marie** - C'est joli Marie-Madeleine.

**Sœur Jean-Joseph** - Et je n'en fais pas tout un plat. Je m'appelle comme ça, maintenant. C'est la volonté de Dieu.

**Marie** - Sauf que moi, je ne lui ai rien demandé, au bon Dieu. Ou plutôt, je lui en ai trop demandé quand il le fallait, et lui n'a jamais été là. Alors maintenant, je m'en fous, vous comprenez.

**Sœur Jean-Joseph** - Sainte Vierge Marie, vous ne devriez pas parler comme ça. Vous blasphémez.

**Marie** - Je n'en demande pas tant. Vierge, sans doute, mais pas encore sainte.

**Sœur Jean-Joseph** - Oh ! Mademoiselle Antoinette !

**Marie** - Ah non et non. Marie-Madeleine, tu exagères !

**Sœur Jean-Joseph** - Là c'en est trop ! Ce n'est pas Dieu possible !

*Elle sort*

**Marie** - Où tu vas ? Marie ? Madeleine ? Je croyais qu'on était amies, qu'on se disait tout maintenant ?

*Marie, seule*

**Marie** - Sœur Jean-Joseph (*en insistant bien sur le prénom, moqueuse*). Quel nom ridicule. Il ne lui manque plus que la moustache. Jusqu'à sa féminité, on lui a enlevé.

De quel droit interdire les Marie ? Il n'y en aurait qu'une ?

Et Marie-Françoise, Marie-Jeanne, Marie-Pierre... Il y a tant de Marie, comme il y a tant de Jean. Jean-Pierre, Jean-Paul... Et même des Jean-Marie... Jean-Marie...

*(Fermant les yeux)* Jean-Marie, Gustave, Pierre, acceptez vous de prendre pour épouse Marie, Antoinette, Fernande ici présente ?

Jean-Marie, le mari, de Marie. Oui ?

« Non. »

Il dit non, Jean-Marie.

« *Ce n'est pas l'heure, pas le moment. Après. On verra après. Après la guerre. Il faut partir. Je ne voudrais pas faire de toi une veuve si je devais ne jamais revenir. Ne t'inquiète pas. Elle ne durera pas, cette guerre. C'est l'affaire de quelques mois, un an tout au plus...* »

Tu parles.

Quatre ans, ça a duré. Quatre ans. Sans compter les années d'attente. A se dire que les disparus pourraient toujours réapparaître, ou qu'ils étaient perdus, quelque part, dans un lit d'hôpital...

Et puis non, il a bien fallu se faire une raison. Et le faire graver sur le monument, son nom, à lui aussi...

Jean-Marie...

*Entre Marius, son frère.*

**Marie** - Marius !

**Marius** - Marie, grande sœur.

*Ils s'embrassent.*

**Marius** - Comment tu vas ?

**Marie** - Ils me tuent à petit feu, tu le sais bien.

**Marius** - Ne dis pas de bêtise.

**Marie** - Les parents vont bien ?

**Marius** - Oui. Ils t'embrassent. Le père est un peu fatigué. Depuis l'été et les grosses chaleurs. Il est comme essoufflé. Mais ça va. Disons qu'il ne bouge pas trop, il reste tranquille. Et la mère, c'est l'inverse. Tu la connais, une pile, elle n'arrête pas. Tu as reçu leur lettre ?

**Marie** - Oui, avant-hier. Ils ont reçu la mienne ?

**Marius** - Oui, bien sûr. Moi, je ne t'ai pas écrit cette semaine, comme je venais.

**Marie** - Et Lucien, comment il va ?

**Marius** - Marie ! Lucien est mort... Mort à la guerre. Tu le sais bien.

**Marie** - Lucien ? Tu es sûr ? Tu ne confonds pas avec Jean-Marie, mon fiancé ?

**Marius** - Tous les deux, Marie. Tous les deux y sont restés. Jean-Marie à Craonne, en 17, et Lucien en Belgique, en 18.

**Marie** - Lucien, mon petit frère... Ce n'est pas possible...

**Marius** - Si, hélas.

**Marie** - On m'a dit que j'étais ici pour l'attendre. Qu'il allait venir me voir.

**Marius** - Il ne viendra pas, non.

**Marie** - Je devais lui couper les cheveux. C'est toujours moi qui lui coupe les cheveux. Ils doivent être longs maintenant, depuis le temps. Il n'aime pas avoir les cheveux longs, Lucien. Toi non plus, d'ailleurs, tu n'aimes pas. Mais toi, ça va. Tu as Françoise maintenant. Comment va-t-elle ?

**Marius** - Elle t'embrasse. Elle n'est pas venue avec moi car... elle attend un bébé.

**Marie** - Oh...

**Marius** - Pour dans un mois.

**Marie** - C'est merveilleux. Je suis contente pour vous. Elle va bien ?

**Marius** - Oui, elle va bien, merci.

**Marie** - Dis-donc, vous avez mis le temps.

**Marius** - Oui.

**Marie** - C'est merveilleux. Et ton travail ? La mairie ?

**Marius** - Le train-train. Tu sais ça fait six ans maintenant que je suis secrétaire. Mais c'est toujours aussi intéressant. Le village a passé les huit-cent habitants. Tu te rends compte ? L'usine marche à plein régime. En ce moment, on refait un boulo-drome, et la rue principale. Tu verras, avec des trottoirs, des arbres, ce sera magnifique.

**Marie** - C'est bien. Si je vois tout ça un jour.

**Marius** - Bien sûr que tu verras ça. On m'a dit que tu n'avais pas eu de crise ce dernier mois. C'est donc que ça va mieux.

**Marie** - S'ils le disent.

**Marius** - Tu pourras bientôt sortir, j'en suis sûr.

**Marie** - Si tu le dis.

**Marius** - On t'attend au village. Ta copine Germaine, te passe le bonjour. Elle voulait venir, mais elle a perdu sa mère la semaine dernière.

**Marie** - La pauvre... Sept cent quatre-vingt-dix-neuf, alors. Vous n'êtes plus que 799.

**Marius** - Je n'ai pas le chiffre exact, ça va ça vient.

**Marie** - Germaine... C'était le pèlerinage à Notre-Dame, dimanche dernier. Elle n'y est pas allée...

**Marius** - Je ne sais pas.

**Marie** - Comme on l'a fait ce chemin, toutes les deux, pendant cinq ans... On partait à six heures du matin, pour y être avant midi. On portait le repas, on priait, il faisait beau, toujours. On riait en chemin. On marchait pieds nus sur l'herbe et les mousses, dans la rivière... C'était les premières noisettes. Des écureuils partout. On retrouvait tous les gens qui étaient là. Et on priait. On y croyait. On espérait : que la guerre finisse, que tout le monde revienne.

**Marius** - Je sais. Mais arrête avec cette guerre, ces souvenirs, c'est loin maintenant. Il faut penser à la vie, à aujourd'hui. Et aujourd'hui, c'est ta santé qui compte, c'est de toi qu'il faut t'occuper, pas des morts.

**Marie** - A quoi bon, puisque j'ai tout perdu, moi. Tu le sais, dis, que c'est la guerre qui m'a amenée là ?

**Marius** - Arrête avec cette guerre. Tu te fais du mal.

**Marie** - C'est sûr, toi, tu étais dans la clique, avec ton tambour. Toi, tu donnais la cadence pour que les autres aillent se faire tirer comme des lapins.

**Marius** - Tu n'as pas le droit de dire ça. Moi aussi, j'ai eu ma part, moi aussi j'étais sur tous les fronts, c'est juste que j'ai eu plus de chance. Ou moins de malchance. J'ai vu tous mes copains tomber, comme des mouches. Tous les jours je me demandais si je serais encore là le lendemain (*des larmes lui viennent*).

**Marie** - Excuse-moi petit frère.

**Marius** - Je me rappellerai toujours : le dix-huit mai dix-sept. Nous étions onze de la clique, en première ligne. Onze camarades. Au soir, nous n'étions plus que cinq. Ils s'appelaient Cherbut, Chabbal, Raumier, Boule, Jaja, Surmon. Tu crois que je les ai oubliés ? Tous les jours je pense à eux. Pourquoi eux ? Et pourquoi moi, je suis encore là ? C'est pour ça que je me dis que maintenant, il faut vivre, continuer. Pour eux. Je n'ai pas le droit de rester à me morfondre.

Mais, comme tu dis, j'ai mis le temps. Cette envie d'avoir un enfant, fonder une famille. Six ans que la guerre est finie. Il fallait faire le deuil de tous ces gens, de ma jeunesse.

**Marie** - Pourquoi ils y allaient ? Pourquoi personne ne refusait de se battre ?

**Marius** - On ne pouvait pas.

**Marie** - Moi, j'aurais refusé.

**Marius** - Il y en a ce jour là, qui ont désobéi.

**Marie** - J'aurais été de ceux là.

**Marius** - Ceux là, on les a fusillés.

**Marie** - Tu dis n'importe quoi.

**Marius** - On les a fusillés.

**Marie** - On les a mis en prison.

**Marius** - Là où nous vivions, c'était l'enfer. La prison, une délivrance. S'ils avaient fini au cachot, tout le monde aurait suivi.

**Marie** - Alors, c'est comme moi. On n'a pas le droit de se révolter, de se battre, même contre les moulins à vent. Pourquoi je suis ici, coupée du monde, coupée des miens ?

**Marius** - Tu es malade.

**Marie** - Malade ? Tu le sais, dis, que c'est la guerre qui m'a amenée là ?

**Marius** - Tu portes le malheur du monde sur tes épaules. Ce n'est pas de ta faute.

**Marie** - C'est ce que j'ai cru au début. Que c'était de ma faute. Que je n'avais pas assez prié pour vous. C'est pour ça, pour Jean-Marie, Lucien... Et puis tu es revenu. Alors j'ai compris que ce n'était pas de ma faute. C'est quand tu es revenu qu'est arrivée la colère.

**Marius** - Tu aurais préféré que j'y reste, moi aussi ?

**Marie** - Non, bien sûr. Mais c'est inacceptable. Et toi tu ne disais rien, tu reprenais ta vie comme si de rien n'était.

**Marius** - Il fallait bien. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

**Marie** - Tout le monde reprenait sa vie, comme si de rien n'était. Et moi, j'avais perdu mon amour, et mon petit frère. Moi, je n'avais pas fait la guerre, et j'avais déjà trente ans. Déjà vieille, sans avoir vécu. Alors, quand ils sont arrivés, pour la cérémonie du monument aux morts...

Ils étaient tous là, les notables, les généraux, restés bien au chaud dans leurs bureaux.

Quand j'ai entendu leurs noms, à Lucien, Jean-Marie, je n'ai pas pu m'empêcher de leur cracher mon venin à la gueule... J'aurais dû me marier, avoir des enfants, être heureuse... Et eux, ils étaient là, à parader, avec leurs chapeaux noirs et leurs belles moustaches blanches... A saluer les héros, morts pour la patrie, morts parce que, eux, l'avaient voulu. Mais Jean-Marie, il chiait dans son froc. Il vomissait à l'idée de tuer quelqu'un.

**Marius** - Oui, je sais, tu me l'as dit cent fois.

**Marie** - Et quand j'ai vu cette greluce, au bras du général, qui souriait bêtement comme une grosse dinde, je n'ai pas résisté. Je l'ai imaginée, pendant toute ces années de guerre, à prendre le thé, faire

les boutiques, dépenser les sous que l'état donnait à son mari, et le retrouver tous les soirs qui lui racontait que les soldats mouraient à la guerre mais que eux n'avaient aucun souci à se faire... Et je me suis jetée sur elle. Je lui aurais crevé les yeux si on ne nous avait séparées. On m'a traitée de folle, d'anarchiste même, le docteur a parlé d'un effet de la grippe espagnole ! Quel imbécile ! Qu'il fallait me mettre en quarantaine, m'enfermer.

**Marius** - Si je n'avais pas travaillé à la mairie, tu serais partie tout de suite à l'asile. J'ai juré que je m'occuperais de toi, en te gardant avec moi.

**Marie** - Je n'ai pas besoin de ta bienveillance.

**Marius** - Après, il y a eu l'église, le dix-neuf mai, pour la messe anniversaire de Lucien.

**Marie** - La colère est revenue. Il fallait encore prier pour les morts ? Alors que prier pour les vivants n'avait servi à rien. Morts en héros et accueillis par Dieu ? Foutaise.

**Marius** - Tu n'aurais jamais dû.

**Marie** - Ça faisait longtemps que je ruminais ma colère, que je la gardais, enfouie, en moi. Il fallait que je le crie, que ça sorte. Le curé n'y était pour rien, bien sûr, je l'aimais bien l'abbé Giraud. Il a juste eu le malheur d'être là. D'être la voix de Dieu ce jour là.

**Marius** - Tu es allée trop loin cette fois, je n'ai rien pu faire pour toi. Quand les gendarmes sont arrivés, la décision était déjà prise de t'emmener.

**Marie** - Je sais oui. Quelque part, c'est ce que je voulais.

**Marius** - C'est pour ton bien. Et tu vas mieux maintenant.

**Marie** - Ils me tuent à petit feu, tu le sais bien.

**Marius** - Ne dis pas n'importe quoi. Tu aurais pu être à l'asile. Tu es mieux ici, chez les bonnes sœurs.

**Marie** - Elles m'ont enlevé mon prénom. Pas digne de m'appeler Marie, qu'elles ont dit. Antoinette. Voilà comment elles m'appellent ici, Antoinette.

**Marius** - C'est ton deuxième prénom.

**Marie** - Même quand je reçois une lettre, elles rayent mon prénom sur l'enveloppe... Marie, c'est comme ça que m'appelait Lucien, et Jean-Marie. Elles me refusent mes souvenirs... Toi aussi, tu m'appelais Marie.

**Marius** - Toujours. Je t'appelle toujours Marie. Ma sœur Marie. Les parents aussi, quand on parle de toi, on parle de Marie.

**Marie** - Je me souviens du lavoir. Tu sais, le lavoir, en bas du village. J'étais toujours fourrée là, avec les copines. Quand maman me cherchait, elle criait du haut du chemin "*Marie*"... J'entends encore sa voix. J'essaye de m'en rappeler chaque fois qu'on efface mon prénom. C'est là, aussi, que je rencontrais Jean-Marie. "Jean-Marie, le mari, de Marie ?" Et après la guerre, j'y venais encore, en espérant qu'il serait au rendez-vous. On avait gravé nos initiales sur une des poutres. Elles y sont toujours sûrement. Avec un M, comme Marie.

**Marius** - Tu seras toujours notre Marie.

**Marie** - Tu le sais, dis, que c'est la guerre qui m'a amenée là ?

**Marius** - Oui, mais c'est fini maintenant.

**Marie** - Pour moi, elle ne sera jamais finie. Trop de traces.

**Marius** - Des traces, oui... Je te parlais de Cherbut tout à l'heure, mort à Craonne. Cet homme m'a sauvé la vie. Notre capitaine était gravement blessé. C'est le sergent qui commandait. On était dans la première tranchée, prêts à charger. Le sergent s'est redressé, à crié "en avant"... Et il est tombé,



raide mort. Ce n'étaient pas les boches qui l'avaient tué. Il avait reçu une balle dans le dos. Cherbut. On l'a tous vu. Personne n'a rien dit. On est resté, à couvert, dans notre tranchée. Terrorisés par les bombes qui tombaient de partout. Après, il y avait les fumées, la poussière, la nuit des combats, on est partis à l'assaut, mais on n'était pas à découvert. La plupart sont revenus. Avec le sergent, on y serait tous restés.

**Marie** - La plupart sont revenus... Mais Lucien, non. Et il n'est même pas enterré chez nous. Comme on était bien, tous les trois, tu te rappelles ? Vous étiez mes deux petits frères, mes deux amours. Comme je vous ai aimé. Comme je me suis occupé de vous. Toi, surtout, le petit dernier. A te porter quand tu ne savais pas marcher. A te donner à manger pendant que maman travaillait. A t'emmener et te ramener de l'école, en laissant le mien, de travail. A te coucher sans faire de bruit quand tu rentrais ivre. A mentir aux parents quand tu donnais rendez-vous à ta Françoise. Comme j'ai prié pour vous pendant toute cette guerre.

**Marius** - Moi aussi j'ai prié. Moi aussi j'ai pensé à vous, et à Françoise, tous les jours...

**Marie** - Et bientôt le bébé... Je suis heureuse pour toi. Comment tu vas l'appeler ?

**Marius** - Si c'est un garçon, Lucien, comme notre frère.

**Marie** - Ce sera un garçon. Je... Non. J'allais dire, je prierai pour toi, mais non, ça ne sert à rien. C'est vous, c'est votre vie.

**Marius** - Je voulais te demander... Fille ou garçon, tu voudras être sa marraine ?

**Marie** - Oh oui ! Oh Marius, c'est le plus beau cadeau que tu peux me faire, merci !

**Marius** - Je savais que ça te ferait plaisir.

**Marie** - Mais non... Non, je ne pourrai pas...

**Marius** - Comment ça ?

**Marie** - Je ne serai pas là pour le voir grandir... Je suis là, pour toujours, dans cette prison blanche, personne ne me laissera jamais en sortir...

**Marius** - Tu vas mieux déjà. Ne crois pas que je te laisserai ici éternellement. Je suis sûr que tu sortiras, que tu reviendras chez nous, que tu verras mon petit, ton filleul.

**Marie** - Si tu le dis...

*Arrive sœur Jean-Joseph.*

**Sœur Jean-Joseph** - Monsieur, la mère supérieure désirerait vous voir.

**Marius** - Oui, bien sûr. (*à Marie*) Tu vois, elle va me dire que tu vas mieux. J'y vais vite. Je ne sais pas si je repasserai, le train est dans une heure. Je te dis à dans un mois.

**Marie** - Ne te sens pas obligé de venir. Tu vas avoir ta petite famille bientôt. Tu vas être occupé. Ici, on ressasse le passé, nos regrets, nos défaites.

**Marius** - Ça fait du bien, parfois. Et puis, on vit, tout de même.

**Marie** - Moi, je finirai ici. Personne ne m'attend au dehors. Toi, c'est différent, tu dois t'occuper des vivants.

**Marius** - Toi aussi, Marie, toi aussi. A bientôt.

*Il sort.*

**Sœur Jean-Joseph** - Vous n'avez pas bu votre tisane ?

**Marie** - Pas eu le temps.

**Sœur Jean-Joseph** - Elle est froide maintenant.

**Marie** - Qu'est ce qu'elle veut la mère supérieure ?

**Sœur Jean-Joseph** - Sœur Bénédicte. J'ai été obligée de lui parler de votre comportement.

**Marie** - Rapporteuse. Rien de répréhensible, pourtant. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je t'ai appelée par ton prénom, c'est tout.

**Sœur Jean-Joseph** - Le tutoiement n'est pas autorisé.

**Marie** - Vous me direz ce qui est autorisé, ça ira plus vite. A part respirer et ne rien dire.

**Sœur Jean-Joseph** - Vous ne devriez pas vous rebeller comme ça, perpétuellement. Le médecin a dit que vous alliez mieux. Que vous pourriez sortir, rentrer chez vous.

**Fin de l'extrait.**